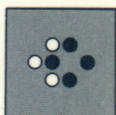


Chronique d'un siècle qui s'enfuit

Marco Lodoli

Roman Traduit de l'italien par Michel Orcel



P.O.L



Chronique
d'un siècle qui s'enfuit

Marco Lodoli

Chronique
d'un siècle qui s'enfuit

roman

traduit de l'italien par Michel Orcel

P.O.L

8 villa d'Alésia, Paris 14^e

Série dirigée
par Mario Fusco

titre original :

« Diario di un millennio che fugge »

© Edizioni Theoria s.r.l., Roma-Napoli, 1986

© P.O.L éditeur, 1987 pour la traduction française

ISBN : 2-86744-088-2

PREMIÈRE PARTIE

En 37, mon père tua un taureau dans un petit village du nord de l'Espagne. Il était assis dans un café, en compagnie de trois autres officiers, et jouait aux cartes en buvant le pire vin rouge qu'on puisse imaginer. La table, couverte de cartes, de verres, d'argent, de bouteilles, de cendriers, s'ouvrait comme une brèche dans l'ennui brûlant du début de l'après-midi. Un groupe de curieux protégeait cette tache de couleur. Cela faisait dix-huit heures qu'ils jouaient, et désormais mon père ne distinguait plus clairement la couleur et la valeur des cartes. Il continuait à ouvrir et à fermer le petit éventail, à se défausser, attendre, prendre une carte, miser, montrer son jeu, mais sans plus suivre aucune logique, mû seulement par un désespoir inerte. Il avait tout perdu, l'argent qu'il avait en poche, ce qu'il avait laissé à la maison, et sans doute aussi la maison. Durant la dernière heure, il avait essayé de calculer à combien pouvaient s'élever grosso modo ses pertes, mais même les additions les plus élémentaires lui devenaient difficiles et à chaque tour le chiffre changeait. Le mettre à jour était impossible, et puis quel

était le chiffre à modifier ? De longues colonnes pleines de zéros défilaient dans sa tête comme des troupes épuisées en retraite. Depuis six heures il suivait mécaniquement tout appel et toute relance, dans l'espérance absurde de se refaire, ou peut-être parce qu'il n'avait plus assez de force pour se retirer. De temps en temps, sur sa droite, mais loin, très loin, il entendait la voix rauque d'un Espagnol lui conseiller des coups qu'il ne comprenait pas. Il aurait aimé jeter ses cartes et s'étendre par terre pour dormir, entre les pieds des gens, qui suivaient le jeu avec sûrement plus d'intérêt que lui. Deux des joueurs avaient gagné ou perdu des sommes risibles : pour eux, la nuit et la matinée s'étaient écoulées en vain. Le troisième, un jeune homme au regard glacé, aux mains petites et calmes, possédait à présent l'argent que mon père avait en poche, ce qu'il avait laissé à la maison, et la maison. Il faisait ses comptes avec une apparente précision, en notant soigneusement tous les chiffres au dos d'une enveloppe bleu clair. Malgré ses gestes mesurés et sa calligraphie précise, il était parfaitement ivre, il ne voyait rien, n'entendait rien ; peut-être les mises qu'il retirait du centre de la table ne lui revenaient-elles pas toujours, mais la décision avec laquelle il allongeait la main ne laissait aux autres, encore plus égarés par le vin, aucune ombre de doute. Depuis le début, d'ailleurs, il avait plus ou moins gagné un coup sur deux, et l'on aurait dit qu'il lui semblait incorrect de modifier ce rythme. A un moment donné, quelqu'un dit : ça suffit, ou quelqu'un crut entendre ces mots, et la partie prit fin. Le petit officier fit avec attention les derniers calculs erronés, but d'un trait un autre verre pour s'éclaircir la voix, et puis, d'un ton aimable mais ferme, communi-

qua à l'assistance le résultat final. Mon père comprit d'un coup qu'il avait perdu cent fois la somme la plus élevée qu'il avait réussi à imaginer. C'était là un chiffre stupéfiant, fabuleux, irréel. La stupeur peignit jusqu'au visage maigre du vainqueur : lui aussi fut surpris par l'énormité de sa créance, et comme déçu : une somme aussi forte finissait par coïncider avec zéro. Il y eut un ample instant de silence, durant lequel erra insatisfaite l'intelligence de mon père, de son ennemi, des deux autres joueurs et même de la petite foule qui ne réussissait pas à comprendre comment on pourrait régler une affaire de ce genre. Devant le café se trouvait un enclos où sommeillait un taureau. Fais-moi voir comment tu abats ce taureau et tu ne me dois plus rien, dit le petit officier en joignant à la parole un geste d'encouragement de ses jolies mains. Mon père s'approcha en trotinant de l'enclos, l'enjamba dans un suprême effort et se dirigea droit vers la bête. Il se sentait l'homme le plus ridicule du monde ; il allait accomplir une action si stupide qu'il ne parviendrait jamais à en effacer la honte. L'Espagnol qui lui conseillait des coups aux cartes lui suggérait à présent la tactique la meilleure pour affronter le taureau, qui, s'étant aperçu de cette risible menace, s'était levé de terre avec lassitude et dessinait du sabot dans la poussière. Mon père souhaita ne pas mourir : ç'aurait été une mort trop déshonorante, et il tira prudemment son pistolet. Durant un instant, il pensa qu'il pourrait se faire sauter la cervelle, mais il n'avait jamais nourri beaucoup de considération pour les suicidés ; peut-être les trouvait-il encore plus ridicules que les toreros. Alors le taureau esquissa une charge sans conviction, et mon père, à cinquante pas, le bras levé, visa. Entre les yeux, c'était l'endroit le plus

sûr — le moins simple. Jusqu'alors il n'avait tiré que sur de grosses cibles au centre de silhouettes inoffensives. Quand le taureau fut à cinq mètres, il appuya sur la gâchette. La balle s'imprima sur le front de la bête, qui se traîna encore quelques pas et s'abattit enfin sur le corps incrédule de mon père.

Chaque matin, à neuf heures, je me mets à la fenêtre et, inmanquablement, je reconnais au loin le ferry qui arrive du continent. Je le suis avec impatience tandis qu'il approche, et je m'imagine presque que mon cœur éprouve de l'appréhension dans l'attente de quelqu'un. Pourtant, je n'ai aucun doute : Fernando ne viendra pas. Peut-être n'est-ce là qu'une façon de vouloir me rapprocher d'un usage, le moyen le plus simple de ne pas me sentir trop éloigné des habitants du village, qui, régulièrement, arrêtent à cette heure leurs occupations et regardent ensemble vers la mer. Ponctuel, le petit port les accueille tous ; c'est l'heure à laquelle, dans leur étrange dialecte, tout à fait incompréhensible pour moi, ils passent des accords, se font des confidences, parfois se querellent. Une ou deux fois il m'a semblé qu'on indiquait ma fenêtre, et j'ai entendu rire. Le ferry décharge des sacs de pommes de terre, des cageots de fruits, des paniers de pain, des cartons d'eau minérale, et de temps à autre un ou deux touristes. Dans les premiers regards que ces derniers lancent timidement autour d'eux, j'espère voir se trahir le motif

qui les a poussés, à l'encontre du moindre bon sens, à venir sur cette île désolée, l'île de Sein. Ils dispersent confusément leurs pas dans les ruelles, jettent leurs yeux dans la cuisine des maisons, forcent quelque vieux pêcheur à converser, et s'en repartent inévitablement par le ferry de deux heures, sans même avoir déjeuné et surtout sans m'avoir permis de comprendre si peu que ce soit ce qu'ils cherchaient et ce qu'ils emportent avec eux. Quoi qu'il en soit, en les voyant partir, j'éprouve un sentiment de soulagement. C'est ainsi qu'à chaque fois je noue et dénoue de vaines complicités, je ravive mon sentiment d'ennui et d'appartenance étrangère envers cet endroit, sans pourtant jamais penser qu'une minute me suffirait pour préparer ma valise. Je me souviens. De la proue, je vis apparaître, au-delà de la légère brume du matin, un bref amphithéâtre de maisons, une bourgade posée sur les eaux, comme engendrée par la mer. Rien n'annonçait qu'il y eût une terre. Durant un instant, j'ai imaginé un village né sur le dos d'une baleine, un lieu fuyant et squameux. Mais la terre, elle était là, sans épaisseur : une feuille de matière opaque tenacement accrochée à l'onde, où le haut et le bas restent des concepts incertains parce que tout est inscrit sur un unique plan horizontal. Une faveur de l'Atlantique et de ses marées envahissantes. Les maisons se serrent maladivement les unes contre les autres, imperceptiblement séparées par de petites rues de pierre encastrées entre mur et mur. Fenêtres, portes, escaliers s'ouvrent avec violence sur les ruelles, comme s'ils poussaient sur l'espace vide dans l'espoir de le comprimer, de le réduire encore pour adhérer enfin aux murs qui leur font face et qui depuis toujours les attendent. A peine débarqué, j'ai cru voir un pays

indéfini et sans couleurs, une de ces rapides esquisses au fusain, un peu sales, faites de toits et de contrepentes, de cheminées trop grandes, de fumée, de routes impraticables, de lignes à peine ébauchées et aussitôt perdues, de perspectives incertaines, de successions d'angles boiteuses, un petit monde qui, suspendu entre l'effacement et la cristallisation, se défend comme il peut. Des hôtels, j'ai tout de suite compris qu'il n'y en avait pas, et c'est ainsi que je me suis mis en quête d'une chambre, mais les gens ne comprenaient pas, ou faisaient mine de ne pas comprendre. A chaque fois, ma demande devenait plus craintive, plus hésitante, et je pouvais me juger satisfait quand le refus m'était rapidement signifié, sans longs silences intrigants, sans coup d'œil curieux. J'ai alors essayé de changer continuellement d'attitude : tantôt j'étais un touriste de passage, tantôt j'étais décidé à rester quelques mois ; avec l'un j'étais parfaitement courtois, avec l'autre brusque et sec. Mais le résultat était toujours le même. Et changer de style ne servait à rien, car les personnes à qui je m'adressais changeaient encore plus vite. Grands, petits, le teint foncé ou délavé, les traits imprécis ou fortement marqués, des gens d'une race indéterminable qui ne semble vouloir confondre toutes les races que pour les avilir. J'avais devant les yeux un extraordinaire croisement de types, une sorte de collection en réduction de toutes les races européennes. Dans la même cuisine, j'ai réussi à parler avec toute une typologie humaine, pâle mais complète, qui riait de mes modestes déguisements. Le même air soupçonneux, le même regard oblique, les réponses immanquablement élusives estompent les différences. C'est ainsi que je suis revenu au port après avoir vainement passé au

peigne fin l'intérieur du village. Clo était assise sur les valises. Elle m'a tiré par le bras, non loin de là, jusqu'à une porte d'un beau rouge feu. Une femme enceinte est venue ouvrir, aussitôt suivie d'un homme. Je me suis trouvé agréablement surpris par leur ressemblance : tous deux blonds, grands, les traits légers, délicats, et le demi-sourire que l'homme avait sur les lèvres s'accomplissait doucement sur celles de sa femme. C'est une maison à deux étages, et au second se trouve à présent notre chambre, avec une grande vue sur la mer. Sur le rebord de la fenêtre reposent ensemble deux vases de géraniums brûlés par le vent.

Cher Fernando, cette lettre est la première que je t'écris depuis que nous nous connaissons. Vingt ans sans une ligne, ça pourrait paraître étrange, tu ne trouves pas ? — mais peut-être n'y avait-il rien d'important à dire. Tu ne viendras pas, c'est clair. Quand nous nous sommes dit au revoir à la gare Saint-Lazare, dans l'inévitable bruine des adieux, j'ai mesuré d'un seul regard l'abîme de tristesse dans lequel tu t'enfonçais. En portant la valise de Clo vers le train, tu dodelinais de la tête sans la moindre dignité. Tu avais le front brillant et la voix geignarde en disant allez, allez, je vous rejoindrai dans quelques jours, j'ai des choses à régler. Mais quelles choses, Fernando ? J'ai senti pour toi de la peine et du dégoût. Tu dois terriblement tenir à elle. Je ne sais ce qui s'est passé entre vous, mais je crains que ton retard ne soit devenu définitif pour des raisons qui, tout en me restant d'un certain point de vue totalement obscures, paraissent d'un autre côté tout à fait évidentes : tu la fixais d'une façon si amère, tu la serrais dans tes bras avec tant de force, tu la caressais avec une telle tendresse, que ton au revoir m'est tout de

suite apparu comme un adieu. J'ai senti pour toi de la peine et du dégoût, il me plaît de te le répéter, et je le regrette. Depuis que je te connais, c'est aujourd'hui la première fois que je t'écris et que j'ai conscience d'être maître de la situation. Tu sais beaucoup de choses sur moi, c'est vrai — je n'oublie pas, hélas —, mais voir tes mains saigner reste quand même un beau spectacle. Et puis rappelle-toi que tout ce que tu peux faire contre moi m'est absolument indifférent. Ajouter un autre lit ne sera donc pas nécessaire ; nous nous méprisons trop peut-être pour nous partager une île aussi petite. La seule chose qui m'irrite, c'est de me sentir mal dans un endroit que tu as choisi pour moi. Je parle souvent à Clo de notre vieille amitié, du lycée, des femmes, de nos courses vers le chêne, mais il n'est pas facile de s'expliquer, de traduire tout mon ennui en gestes et en syllabes claires et distinctes. Il ne m'est pas facile, tu sais, de me retenir de t'injurier. Ce matin, j'ai tenté de lui raconter notre premier voyage à Paris, après le bac. Je me rappelle encore avec précision notre visite au Père-Lachaise, avec ces deux filles que nous avons rencontrées au café. Nous devions porter un bouquet de fleurs sur la tombe de Baudelaire, mais, une heure après, nous découvrîmes qu'il était enterré d'un autre côté. Je m'assis sur un banc trempé, avec les fleurs et la fille la plus laide ; toi, tu disparus avec l'autre. Je me demande encore comment tu as fait, dans un cimetière... Vous êtes revenus enlacés, riant. C'est un grand poète, a dit de toi la fille, *il écrira les arbres du mal*. Tu me pris les fleurs des mains et tu les déposas sur une tombe où n'était écrit que : Lola. Une tombe toute blanche. J'étais resté assis une heure devant Lola et je n'y avais pas fait attention, le regard à terre, entre le

« **J**e me souviens. De la proue, je vis apparaître, au-delà de la légère brume du matin, un bref amphithéâtre de maisons, une bourgade posée sur les eaux, comme engendrée par la mer. » C'est l'île, l'extrême frontière où aboutit un jeune homme avec sa compagne. Sur cette terre désolée, il commence à écrire les pages de son journal, une sorte d'éducation sentimentale ou de longue convalescence, qui le prépare à la découverte de la nudité de la vie. Interprète lucide d'un paysage moral en ruine, le narrateur est toujours là, immobile sur le seuil de l'existence — état de siège dont il faut s'échapper — avec le regard coupable de celui qui observe, impuissant, l'incendie de sa propre maison.

Photographie d'une génération sans qualités, ce livre est aussi un roman de passions rarement dominées, de sentiments vécus à la limite, où tout se joue entre salut et perte : ainsi le père, qui voit pourrir l'aventure de sa délirante entreprise agricole, ainsi Fernando, prisonnier de son vitalisme et de son incurable et démentielle euphorie suicidaire... Et tous tourbillonnent, plus proches ou plus lointains, autour de ce point inexprimable de la conscience qu'est Clo, gamine lunaire, intangible et muette.

Chronique d'un siècle qui s'enfuit est un livre sentimental et cruel, chaste jusqu'au malaise, où l'image de la vie, considérée comme pure existence, au-delà de l'abjection, brille dans la lumière fragile de la fin du siècle.

Série italienne dirigée par Mario Fusco



9 782867 440885

Couverture : PIX - Meauxsoone
Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-088-2

F 10088 9-87

95 F